



DIANE DUFRESNE

ALL-DRESSED

par Hélène Pedneault et Sylvie Dupont

«Alors, vous êtes-vous trouvé un taxi?»

C'est avec cette phrase qu'elle me salue. Je lui dis oui, merci, pas de problème. Mais le taxi dont elle parle remonte au 7 novembre 1984, à Paris, après une représentation de son opéra-cartoon, Dioxine de carbone et son rayon rose. Diane Dufresne reprend le fil de la conversation là où on l'avait laissée comme si de rien n'était. Mouffe a raison: elle a une mémoire d'éléphant. Je ne pensais même pas qu'elle se souviendrait de moi! D'autant plus que ça c'était plutôt mal passé.

J'étais à Paris pour un mois, en vacances en principe, mais j'avais promis aux filles de LVR d'essayer d'avoir une entrevue avec «la Dufresne», depuis le temps que nous le souhaitions. Une amie m'ayant trouvé des billets pour le soir de la deuxième, je me pointe dans sa loge après le spectacle. Catastrophe. À peine ai-je le temps de me présenter, que la chanteuse avec laquelle je souhaite faire une simple entrevue devient un dragon crachant feu et fiel. Pas contre La Vie en rose, mais contre tous les journalistes québécois. Je pouvais à peine placer un mot à travers ce torrent de lave: elle n'avait pas encore encaissé le choc du stade, la réaction des journalistes, toute cette encre qui avait coulé sur elle et qui l'avait brûlée au troisième degré. Je ne me sentais pas concernée par ce qu'elle disait: nous lui avons fait un bon papier à LVR. Je savais que j'écopais pour tout le monde en même temps. Le monologue terminé, je lui réitère mon offre d'entrevue tout de même et je sors, un peu sonnée, découragée aussi.

Nous sommes quelque part dans le 11^e arrondissement, aucune âme qui vive en vue, et surtout pas de taxi. Mon amie et moi hésitons un moment sur la direction à prendre quand une voiture sort d'un stationnement souterrain: c'est Dufresne et son chum, Bobby. Ils nous offrent un lift jusqu'à Montparnasse.

Dans la voiture c'est gentil, dégriffé, doux. Je lui rappelle mon désir de l'interviewer, où et quand ça lui tentera. Et nous nous quittons. C'est après l'entrevue, neuf mois plus tard, que Diane Dufresne – qui cette année fête son 20^e anniversaire en chanson – me dit: «Tu sais, si je ne t'avais pas vue l'automne dernier, je ne serais pas assise avec toi en ce moment.» Comme quoi on ne peut jamais mesurer les conséquences des événements qu'on vit.

Nous étions deux à l'interviewer, le 8 août dernier, au restaurant l'Invitée, Sylvie Dupont m'ayant fait jurer de l'amener avec moi si jamais l'entrevue se réalisait. La rencontre fut chaleureuse, passionnante, vraie. Une conversation entre femmes de la même famille. Une rencontre plus qu'une entrevue formelle puisque nous apprenions les unes des autres. Diane Dufresne n'était pas plus l'interviewée que Sylvie ou moi. Nous avons fait cette entrevue ensemble, dans le vrai sens du mot...

DIANE DUFRESNE

ALL-DRESSED



HÉLÈNE PEDNEAULT : *Tu habites en France depuis combien de temps ?*

DIANE DUFRESNE : Depuis huit ans. Mais à 19 ans, j'y habitais aussi. Paris est une ville que j'aime bien.

HP : *Le métier se pratique-t-il de la même façon en France qu'ici ?*

DD : À six heures de différence, j'ai encore le même caractère ! Ce n'est pas si différent que ça, pas face au public en tout cas. Et pour moi, c'est ce qui importe. Mais j'ai changé de producteur. Je travaille maintenant avec Albert Kosky. Dans ce bureau, on a pour principe qu'un artiste doit durer tant qu'il a quelque chose à dire : donc, il faut le faire travailler. C'est merveilleux de penser comme ça. Et j'ai une équipe extraordinaire. C'est la deuxième tournée qu'on fait ensemble et je pense que, de plus en plus, ils aiment ma façon de faire du show-business. Parce que je suis très démystifiante en scène : je parle au public et si ça ne va pas, je ne fais pas semblant. Si ma bottine se détache, je la rattache. J'ai toujours travaillé de cette manière.

HP : *Ta vie continue à être dominée par le show-business, donc ?*

DD : Quand je travaille, je ne pense qu'à ça. Parce que, pour faire des beaux shows, il faut que je sois dans un état amoureux. Alors j'essaie de rester dans cet état et de me concentrer. Mais quand je ne travaille pas, je n'en parle plus : je deviens la blonde de mon chum, je vais voir mes ami-e-s, et on fait la fête. Quand je vois des gens, je préfère passer du bon temps avec eux plutôt que de leur imposer mes angoisses.

HP : *Y a-t-il eu des moments où tu t'es sentie mal entourée ?*

DD : Quand je regarde le passé, tout ce qui

a été négatif a toujours été une provocation pour moi, m'a poussée à me dépasser. Alors je ne peux pas dire que j'ai été mal entourée.

HP : *Tu es une guerrière, une batailleuse ?*

DD : Oui. Moi c'est le *fight*. Pas pour gagner quelque chose, mais le *fight* dans le sens de l'énergie. Au Festival de Bourges par exemple, il y avait environ 4 000 personnes, des gens debout et d'autres assis. Et les gens d'en arrière criaient : « Assis, assis ! » Ils parlaient plus fort que moi. J'ai d'abord été gentille : je leur ai demandé de s'asseoir, mais ils sont restés debout : ils n'écoutaient pas du tout. Ensuite, j'ai essayé l'approche sexy, au cas où ça marcherait. Ça n'a pas marché. Alors là, j'ai senti la colère monter et je leur ai dit : « Si vous ne vous assoyez pas sur vos culs, je sors ! » Ils ne se sont pas assis et je suis sortie. J'ai attendu que tous, jusqu'au dernier, soient assis avant de revenir. Mais remonter en scène après ça, c'est risquer de se casser la gueule. Ils ont fermé leurs gueules mais ils n'étaient pas contents. Je leur disais : « Ne vous inquiétez pas : si vous ne m'aimez pas, c'est la dernière fois que je viens, alors profitons ensemble. Je ne suis pas de bonne humeur, mais vous non plus. » À la fin, ils chantaient *Oxygène* avec moi. C'est ça mon *fight* : dire ce que je pense et donner de l'énergie en même temps. Je le fais sans penser et je *fighte* sans arrêt.

HP : *Sais-tu pourquoi tu te bats à ce point ?*

DD : Parce que c'est mon énergie. Je suis un rocker, je cherche toujours ce que j'ai dans le ventre. Je ne fais pas de concessions. Le *fight* dont je parle c'est aussi vis-à-vis moi-même. J'essaie d'aller plus loin, d'évoluer, d'aller au maximum pour connaître mes forces. Même quand les forces manquent, il faut savoir se renouveler. Moi, je n'écris pas, alors je me dois d'apporter autre chose.

La peur de l'écriture

HP : *Parlons-en de l'écriture. En 1977, tu as signé un papier dans la revue Nous...*

DD : Oui, sur la Californie...

HP : *Un très bon papier. À partir de ce moment-là je me suis toujours demandé pourquoi tu n'écrivais pas...*

DD : Je pensais que j'écrirais, ah oui ! Quand je vais en Californie, j'écris tous les jours des pages et des pages. Et j'écris des lettres. D'ailleurs, un jour j'ai envoyé aux journaux des cartes postales que j'avais écrites et François¹ m'a dit : « C'est incroyable, on pourrait en faire une chanson. » Et c'est devenu *Hollywood Freak*. J'écris des cartes postales, mais je n'écris pas. Je ne suis pas capable de me dire : là, j'écris une chanson. Je regarde les textes qu'on m'envoie parfois et je me dis : My God ! que c'est

platte ! Peut-être faudrait-il que je m'y mette... Je ne sais pas pourquoi je n'écris pas. Je crois que j'ai peur... Je suis une professionnelle, tu comprends, il faudrait donc que j'écrive en professionnelle. Mais j'ai l'impression qu'à essayer, j'écrirais comme un bébé de 2^e année B.

Il y a cinq ans, j'ai décidé que je voulais commencer à lire. D'ailleurs, c'est ce que je fais, ça fait partie de ma discipline. Et quand j'aurai lu pendant dix ans, je pourrai commencer à écrire. En ce moment, je lis Miller, *Virage à 80*. Moi, si j'écrivais, ce serait comme ça. C'est peut-être pourquoi je n'ose pas le faire : ce que j'écris est très dur.

HP : *Commandes-tu des sujets aux auteurs, ou les laisses-tu totalement libres ?*

DD : Souvent, Luc (Plamondon) a retenu des phrases que je disais dans le quotidien. On se connaît depuis 20 ans... Il écrit phrase par phrase, petit à petit. Toutes ses phrases sont toujours tellement bien écrites. Mais ça prend parfois des mois, six mois, un an !

HP : *Est-ce que ça ne te crée pas une dépendance ?*

DD : Oui. Avoir des auteurs, c'est l'enfer pour moi.

SYLVIE DUPONT : *C'est pour ça que tu dois écrire !*

DD : Trouvez-moi une femme de ménage et je vais pouvoir écrire ! (rires) C'est tellement lourd le quotidien. Si j'avais moins de quotidien, alors peut-être...

La présence des femmes

HP : *Il y a toujours deux côtés en toi : sorcière et fée des étoiles...*

DD : Ah oui...

HP : *Ça ressort dans tous tes shows, particulièrement dans celui de la salle Maisonneuve...*

SD : *C'est le show que tu avais dédié aux femmes ?*

DD : Oui. Mais ce show a été un enfer pour moi. Je m'y suis cassé la gueule comme jamais. Il n'y avait pas de monde. Je dormais dans une roulotte, dans le garage de la Place des Arts. Il fallait être vraiment folle. Je voulais savoir ce qui se passait, je l'ai su...

HP : *Mais ce spectacle, tu en étais contente quand même ?*

DD : Très contente, il a changé mon image, et le public qui va avec. Avant, j'étais une « chanteuse populaire ».

SD : *Pourquoi l'avais-tu dédié aux femmes ?*

DD : Parce que j'avais le goût de leur parler. C'était l'époque du Women's Lib, en 1975. C'était ma façon à moi de le souligner. C'est un show justement où j'ai écrit beaucoup

de choses et, tu vois, ça n'a pas passé. Terminé. Je n'ai plus écrit après ça.

HP : *J'aimerais que tu nous parles de la présence des femmes dans ta vie. Après tout, tu fais un métier où on retrouve presque exclusivement des hommes...*

DD : La majorité de mes ami-e-s sont des femmes, mais je n'aime pas beaucoup travailler avec des femmes. Dès qu'on est avec des femmes, nos attitudes changent. Les femmes parlent entre elles de choses qu'elles ne raconteraient pas aux gars. Nous avons notre monde à nous. Et quand je travaille, le monde à nous, je veux qu'il soit seulement à moi.

HP : *Par contre, la présence de Mouffe, professionnellement, au stade, a été essentielle...*

DD : Oui, mais Mouffe c'est une artiste et les artistes n'ont pas de sexe. Je vais te donner un exemple de ce que je veux dire : une femme devait me coiffer quand j'ai fait ma tournée. Elle était très bien sauf que je lui racontais trop de choses...

SD : *Tu veux dire que si ce que tu racontes ne sort pas en énergie créatrice, c'est gaspillé ?*

DD : Oui. Professionnellement, j'essaie de ne jamais agir en femme. Mais j'agis toujours en femme vis-à-vis d'une autre femme, alors qu'avec les gars, je suis plutôt «business», je n'essaie pas de jouer le charme. Avec Mouffe ce n'est pas pareil parce qu'on discute de tout ensemble, on fait un show ensemble. Mais elles sont rares les femmes avec qui on peut faire ça, plus rares que les hommes. C'est effrayant à dire mais c'est comme ça.

HP : *Qu'est ce que ta participation au show Les Girls² représente pour toi ?*

DD : Ah ! une des plus belles expériences de ma vie. Clémence était venue me chercher pour travailler avec elle. Elle me disait toujours : je suis ta maman. À l'époque, je travaillais avec l'impresario de Claude Valade qui voulait d'ailleurs que je ressemble à Claude Valade. J'étais dans un univers comme ça. On m'a même dit : si tu t'en vas avec Clémence Desrochers (sur un ton méprisant), alors tu ne travailleras plus dans les clubs. J'ai dit OK à Clémence et je suis partie, parce que pour moi c'était un honneur. En même temps, j'étais très complexée parce que Chantal Renaud était une grande star, Louise Latraverse aussi, et moi, j'étais la fille de club, la rockeuse...

Quand je m'approchais d'elles, elles s'éloignaient de moi comme si j'étais... pas sale, mais... un peu en dehors. Je ne faisais pas partie du groupe. Mais au moins, ça m'a permis de commencer à travailler avec d'autre monde, de changer de place dans le showbiz, et de rencontrer François Cousineau. Il m'admirait beaucoup parce qu'il



«Les Girls» : Clémence Desrochers, Paule Bayard, Louise Latraverse, Chantal Renaud et Diane Dufresne

trouvait que je chantais comme Valérie Lagrange. (rires) Ce n'était jamais à cause de moi. Ça a duré des années, cette histoire de l'éternelle débutante. Je ressemblais toujours à quelqu'un d'autre... D'ailleurs, ça m'a pris deux ans pour désapprendre mes huit ans de cours de chant, pour que ma voix soit moins «pure»...

HP : *As-tu parfois peur de la perdre ta voix ?*

DD : Plus maintenant. Après 20 ans, elle est encore là. J'espère qu'elle va tenir. J'ai de la chance d'avoir cette voix. Au début, j'avais une toute petite voix, je chantais comme Dominique Michel, je l'imitais d'ailleurs. Je ne pensais jamais que je pourrais l'utiliser comme je le fais maintenant. Dès qu'on a un talent, il faut aller voir jusqu'au bout. C'est parce que je suis allée jusqu'au bout que j'ai la voix que j'ai aujourd'hui. Il faut dire aussi que chanter est un des plus beaux feelings physiques. Il y a faire l'amour, mais chanter c'est se libérer complètement.

Une force noire

SD : *J'aimerais revenir sur cette impression que tu avais d'être sale, que tout le monde s'écarte de toi quand tu approches... cette espèce de force noire... Ça a été douloureux pour toi ?*

DD : Oui. J'y croyais, je pensais vraiment que j'étais mauvaise, noire.

SD : *Tu ne voyais pas ça en même temps comme une force ?*

DD : Non. J'étais trop fragile et trop ignorante. Maintenant, quand je vois qu'on s'éloigne de moi, c'est pire. Je suis comme une mouffette, je sors vraiment mon odeur, on entend parler de moi ! (rires) Je transforme le mal en leur mettant sur la gueule. Je ne fais pas de politesses.

SD : *On t'a d'ailleurs souvent accusée d'être vulgaire...*

DD : Mais quand je vois Cindy Lauper, Madonna surtout !... je me dis : Dufresne, t'as pas été assez en *shape* pour montrer des bas-culottes et ton soutien-gorge. Faut le faire !

HP : *Comment les perçois-tu ces nouvelles stars du show-business ?*

DD : Comme faisant partie de la même famille que moi. Tous les rockers font partie de ma famille, même s'ils me choquent très souvent.

HP : *Ils te choquent ? Ça se peut ?*

DD : Ils sont tellement crus parfois. Moi, au fond, je suis quelqu'un de très doux. J'ai une façade quand je travaille, mais je suis très sensible. Donc, ils m'apeurent un peu. Mais je les comprends parce qu'au moins il vont vite, ils sont directs, ils sont rockers quoi...

Schizofresne

HP : *Quand on voit une femme comme toi se servir de sa sensualité, de sa sexualité sur scène, de tout, en fait... es-tu consciente que des images se cassent dans nos têtes ? Cette image de force que tu nous projettes, de femme qui fait ce qu'elle veut...*

DD : Ce que je peux...

HP : *Mais aussi ce dont tu as envie. On ne t'a jamais dit ça ?...*

DD : Un peu... mais ce n'est pas quelque chose qui me touche vraiment. Non. Je travaille plus avec instinct, et je suis beaucoup plus schizophrène qu'on ne le croit. Je suis ce que je suis. Mais si ça donne cette impression, tant mieux.

DIANE DUFRESNE

ALL-DRESSED



HP : *La schizophrénie c'est avant le spectacle, mais sur scène tu lâches tout...*

DD : Oui. Mais le show terminé, je rentre chez moi, je rentre dans mon monde. C'est une tout autre affaire. D'ailleurs, je suis souvent surprise de voir ce qu'on écrit sur moi. Je me dis : My God, mais je ne suis pas du tout comme ça...

HP : *Au fond, ça t'intéresse plus ou moins de comprendre l'impact que tu peux avoir...*

DD : C'est-à-dire qu'au début, j'essayais toujours de provoquer, de me provoquer moi-même, mais maintenant je ne fais plus ça. J'arrive et je ne fais que ce que je peux. Tu sais, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, et tant mieux : comme ça il reste des choses à faire. On ne fait toujours que des petits bouts de ce qu'on veut. Parce qu'au début de ma carrière, j'ai toujours voulu faire des trucs que personne ne voulait faire, des choses qu'on dédaignait. J'étais comme le poisson qui mangeait la merde au fond de l'eau, et qui a commencé à avoir des ailes à un moment donné. Et maintenant je suis presque une sirène ! Donc, j'ai pris le dessus. Mais je n'ai jamais travaillé pour prouver quelque chose. De toute façon, ce n'est pas moi qui écris, c'est Luc. Alors je crée des personnages, et quand mes shows sont finis, je m'en vais ailleurs. Et même mes amies ne me parlent pas de ça. C'est à moi, c'est mon monde, et je ne veux pas qu'on y touche.

HP : *«Faut qu'y'en aye une qui l'fasse»... cette phrase est un peu un moteur pour toi...*

DD : C'en est une de mes phrases, justement. Parfois, ma vie n'est peut-être pas ce que j'aurais choisi, mais quand je monte sur scène et que je vois le public qui me fait autant confiance, sur l'émotion, sur la sincérité, alors je me sens responsable. Et

cette responsabilité, je la vis tous les jours. C'est vraiment de la folie de vivre à ce niveau-là. Pendant tout le temps que je me prépare, soit pour faire des entrevues, soit pour monter sur scène, je vis comme si le public me regardait. Même quand je passe ma balayeuse ou que je fais ma vaisselle. Je veux toujours être digne de moi. C'est peut-être un mot bizarre, mais c'est comme ça. Parce que, quand même, mine de rien, j'ai de la noblesse. Parce qu'eux m'en donnent : il me portent, ils me protègent et j'essaie d'en prendre soin.

SD : *Mais pourquoi tu appelles ça de la schizophrénie ? Au contraire, tu es en lien constant avec ce qui t'entoure...*

DD : En fait, c'est de la concentration. Quand je suis à Paris, que je prépare des shows, parfois je suis quatre jours sans sortir. Mon chum arrive et il entre un peu dans mon monde. Sinon, je ne verrais personne.

Un homme c'est un homme

HP : *Tu disais quelque part que tu ne ferais jamais pour un homme ce que tu fais pour ton public. Comme par exemple perdre du poids, te tenir en forme...*

DD : Un homme c'est un homme, mais le public, c'est plusieurs ! J'ai un sentiment maternel envers le public. C'est vrai que je ne ferais pas pour un homme ce que je fais pour le public. De toute façon, les hommes... je ne les vois plus tellement. Je ne vis plus de ce côté. À 40 ans, tu as fait le tour, tu sais comment ça se passe. Alors les hommes... cette histoire-là est finie pour moi. Je suis toujours prête à devenir amoureuse, mais quand je suis dans un état amoureux, je m'en vais voir le public. J'ai transformé ça. Parce qu'être amoureuse d'un homme, attendre son téléphone... quand on sait, de toute façon, comment ça va se terminer... Ils ont rien qu'à venir voir le show, les hommes ! Ils sont là, de toute façon.

SD : *Pourrais-tu être amoureuse d'une femme ?*

DD : Oui, je l'ai été d'ailleurs. Ah oui. Je trouve les femmes très belles et attirantes, souvent plus attirantes que les gars. Mais je ne le vis pas parce que je n'aimerais pas vivre ça. Gainsbourg a dit de moi : «C'est une homosexuelle, mais une homosexuelle qui a choisi les hommes. Un vrai mec en fait.» C'est vrai.

SD : *Qu'est-ce que ça veut dire «un vrai mec» ?*

DD : S'assumer... comme si les mecs s'assumaient !

SD : *Et comme si les femmes ne le faisaient pas...*

DD : Non, à cause de leurs relations avec les hommes. Le Women's Lib, c'est quand les

femmes ont décidé de ne plus baiser avec les hommes. Les femmes sont toujours trop dépendantes des hommes...

Moi, j'ai appris beaucoup de choses en amour. J'ai eu de gros coups. Maintenant, quand je décide que c'est terminé, même si je suis déchirée, à la seconde même, c'est fini. Plus vite je le fais, plus j'élimine vite les grands sentiments, et plus je suis en force. Je n'essaie plus de traîner des histoires.

SD : *Tout à l'heure, tu disais que tu avais encore beaucoup d'angoisse et de tristesse. Qu'est-ce qui te rend triste ?*

DD : Ce qui me rend le plus triste, c'est la petitesse. Je n'aime pas qu'on rapetisse. Parce que je sens très souvent qu'on ne m'accorde pas ma juste valeur. Tout ce qui est rapetissé me rend triste parce que je ne peux rien faire.

On ne meurt que 1 000 fois

HP : *Tu as déjà dit : «Je vis toujours avec la mort, elle ne me quitte jamais.» Pour revenir à ce fight dont tu parlais tout à l'heure, est-ce contre la mort que tu le fais ?*

DD : C'est sûr que je suis préoccupée par la mort. J'ai perdu ma mère très jeune et ça m'a tellement révoltée. Je ne veux plus parler de ma mère, mais quand même, je crois que c'est la mort qui m'a donné ma violence en fait.

HP : *Tu en as bavé pas mal pendant les premières années de ta vie...*

DD : Oui, mais tant mieux si j'ai payé d'avance ! (rires) Pour en revenir à la mort, quand elle sera là, elle sera là. C'est la maladie qui est la pire. Parce que même la vieillesse n'est pas très grave quand on peut se tenir en *shape*. Il y a de très belles vieilles...

HP : *Mais comment peux-tu faire correspondre cette manière de penser avec le mythe que tu véhicules ? D'un côté la rockeuse, le personnage, et de l'autre, le vieillissement, la mort ? Comment mets-tu ça dans ta balance ?*

DD : Quelquefois, c'est débalancé... C'est là que ma folie vient. Mais ma folie à moi ne vient pas d'un manque de conscience, de ne plus savoir où est la réalité. Au contraire, j'ai plusieurs réalités : quand je suis sur scène, quand je pense à la mort, quand je suis la blonde de mon chum, etc.

HP : *Et comment rétablis-tu ton équilibre ?*

DD : Habituellement, je prends un avion. Après un show ou un disque, je prends l'avion et je m'en vais près de la mer, je me pitche dans l'eau, je fais vraiment mon baptême, et puis je saute dans les bras de mon chum. Je fais des choses très simples, dans un endroit où personne ne peut me connaître, où je peux marcher dans l'eau comme tout le monde et pogner mon coup

de soleil. Ensuite je remets les pieds sur terre, et là, ça devient une autre réalité... (grands rires) Mais au moins, je garde la santé. Parce que moi j'essaie de vivre d'une façon très saine. Je ne sors pas beaucoup, je ne bois pas beaucoup. Mais quand je fête, je fête. Je ne peux pas me permettre de me défoncer. Je me défonce seulement quand je fais mes shows. Ce matin, je me suis dit : pour faire une bonne entrevue, il ne faut pas que tu manges, et j'ai fait ma gymnastique à 8 heures ! (rires)

HP : *Financièrement, comment tu t'organises ? Tu ne dois pas faire autant d'argent que les gens le croient...*

DD : Non. J'en ai assez pour avoir un billet d'avion pour partir et du champagne dans mon frigo, assez pour être libre. Mais quand je ne peux pas me payer quelqu'un pour faire mon ménage, je le fais moi-même. J'ai aussi besoin de toucher au quotidien. Je suis une star qui fait sa vaisselle, j'ai besoin de toucher des choses, de sentir mon linge, de me nettoyer. Mais si ça se met à te bouffer, ça ne va pas.

HP : *Es-tu inquiète pour le futur financierement ?*

DD : Je regarde les vieilles stars qui sont pauvres maintenant. Les gens vont les voir parce que c'est tel symbole, ou telle personne. Je ne veux pas de ça moi. J'ai un homme d'affaires, Robert Vinet, qui m'en met toujours un peu de côté. Je lui demande toujours : mais qu'est-ce que je vais faire avec ça ? Et il me dit : on aura un grand château où les artistes auront chacun leurs petites pièces avec leur petit poêle et leur petit frigo, on sera sur le bord de la mer et on vieillira tous ensemble. Comme ça, tous ensemble, on ne s'en rendra pas compte.

SD : *Mais les grandes stars ont souvent des fins cruelles. Elles meurent seules ou se suicident... Qu'est-ce qui se passe d'après toi ?*

DD : Je ne sais pas. Ça ne m'est pas encore arrivé. J'essaie de garder ma santé, mais on ne sait jamais.

SD : *Tu sens que c'est une menace ?*

DD : Je vais loin dans mes émotions, alors le sentiment de mort est à côté, tout près. Mais je ne me laisse jamais aller dans ce plaisir de chavirer de l'autre côté pour voir. Ça me fait peur «pour moi» la mort des autres. La mort, c'est vraiment la fin. Même si je crois en Dieu. Ou tout au moins, en une forme d'énergie...

De toute façon, quand on a un problème, on entre presque dans un état de prière, même si on ne sait pas à qui on s'adresse. La prière c'est peut-être seulement un état de concentration où on essaie de s'élever pour savoir. On essaie de *sniffer* son âme... La mort, pour moi, est au même degré que mon

angoisse. Comme tout le monde en fait, je ne suis pas différente des autres... (silence) Je suis bien *heavy*.

L'art du ridicule

HP : *Mais tu aimes rire ? Tu as déjà dit : le rire, c'est ma sexualité...*

DD : Ah oui, j'aime rigoler. J'aime rire parce que, quand on rit, on se donne, on est sans défense quelque part. Quand je ris, je ris. Je ne ris ni par amertume, ni pour ridiculiser. Je ris parce que je ris. Mon rire est ma sexualité dans la mesure où le rire est quelque chose de sensuel, un truc sans défense, comme un chien qui se retourne à l'envers et qui a les quatre pattes en l'air. (rires)

Il faut beaucoup d'humour pour faire ce que je fais. Quand j'arrive avec mes costumes, mes crinolines, il faut que j'aie beaucoup d'humour. En fin de compte, je suis un *cartoon*.

SD : *Qu'est-ce que ça veut dire pour toi tous ces costumes ?*

DD : Le rêve. Porter un costume, c'est la politesse du rêve. C'est une armure facile, bien précaire. Et le public le sait. Au départ, je mettais des costumes parce que je ne pouvais pas me payer des décors. Mes costumes sont devenus mes décors en fin de compte. Mais c'est bien de se regarder et de pouvoir se dire : je suis habillée comme Jeanne d'Arc. Parce qu'ensuite, tu peux te prendre pour Jeanne d'Arc.

HP : *Tu es épuisante. Comment tu fais pour vivre dans ta peau ?*

DD : Oh, my God ! c'est assez épuisant merci. Mais je vis avec un ange gardien depuis huit ans (son chum Bobby)... C'est mon équilibre. Je suis, par contre, quelqu'un de libre parce que je sais que je serai toujours capable d'assumer ma solitude. Alors ça, ce n'est pas facile. C'est comme raccrocher le téléphone quand enfin tu t'avoues : c'est terminé. Tu as parfois un espoir et puis tu dis : non, bonsoir.

HP : *Est-ce que tu pourrais faire ça par rapport au métier : bonsoir, terminé ?*

DD : Quand il n'y aura plus de monde dans la salle, oui, je vais vous dire bonsoir. Mais il y en a encore, ils trippent encore et je les fais encore rêver. Quand je me voyais avec mes robes, dans les festivals en France, je me disais que c'était complètement disproportionné. Il n'y a personne qui met des costumes pour voyager en roulotte ou se promener dans les champs. (rires) Mais quand je voyais la lueur de rêve dans les yeux du monde, je m'en foutais. Je regardais ma crinoline qui était large comme ça (geste très ample)... parfois je suis tellement près du ridicule... Mais, arriver près du ridicule, c'est aussi une forme d'art.



Le prochain stade

HP : *Et maintenant, après avoir fait le stade, qu'est-ce qui te reste à faire ?*

DD : Moi, ce sont les salles de 2000 places que j'aime. J'adore ça être près du public, c'est comme s'ils étaient dans mon ventre. Et ils peuvent à la fin venir te voir sur scène, ils sont tout près, c'est facile. Tu n'as pas besoin de faire des grands trucs et tu n'as pas un building sur la tête comme au stade. My God... Le stade olympique, ça a été la terreur. Je me disais : pour qui tu te prends ? qu'est-ce que tu crois ? Je l'ai même écrit d'avance ce que j'aurais à vivre, et j'ai eu raison sur toute la ligne.

HP : *Es-tu quelqu'un qui accepte bien la critique ?*

DD : Oui, quand c'est intelligent. Parfois on me critique et j'apprends des choses. Des bonnes critiques, c'est bien aussi, c'est rassurant. Mais les journalistes ne sont pas des gens que j'aime beaucoup habituellement...

HP : *Est-ce que les critiques méchantes t'affectent ?*

DD : La méchanceté et la jalousie m'affectent toujours.

HP : *Est-ce que tu pourrais te servir de ta notoriété d'artiste pour défendre une cause ?*

DD : J'ai fait quelque chose pour l'Éthiopie dernièrement, mais à part ça, non, je ne me servais pas de ça. Je fais vraiment du show-business et ça ne doit aller que là. Les injustices humaines me touchent, mais je ne peux absolument pas changer le monde. Je ne regarde pas toujours les actualités à la télé parce que je trouve ça injuste de toujours montrer aux gens ce qui ne va pas dans le monde. Laissez-les se reposer ! Il y

DIANE DUFRESNE

ALL-DRESSED



en a tellement que ça finit par ne plus toucher. Je lis le journal, je sais tout ce qui arrive, je me documente, mais moi je fais du show-business, de la «gomme baloune». Je fais du rock, j'ai le goût que les gens viennent relaxer, rêver. Je n'ai envie d'effrayer personne. J'ai le goût de les faire rire, même si je les provoque. Par exemple, dans mes prochaines chansons, je voudrais toucher à un thème qui est tabou : la vieillesse. On ne peut jamais toucher à ça.

SD : Et la solitude ?

DD : Ce n'est pas drôle.

SD : C'est la source d'énergie ?

DD : Ce n'est pas la source d'énergie, c'est le prix ! Ce n'est pas facile. Quand je suis seule, je n'ai vraiment aucun contact avec personne, je ne sors même pas dehors. Ça devient comme un vice. Être seule, soit face à son néant, soit face à son rêve. Les pas dans la maison, ce sont les tiens. Si c'est la solitude choisie, c'est le grand luxe. Si c'est la solitude obligée, c'est l'enfer, c'est malsain. C'est la merde. Mais ça peut être bien, la solitude, si on se remet en question. Mais si on ne se remet pas en question, c'est la fin de l'être humain. Pauvres jeunes. Je ne devrais pas dire ça : au moins ils sont jeunes, c'est déjà quelque chose.

HP : Tu les trouves blasé-e-s ?

DD : Non, mais je pense qu'ils se perçoivent ainsi. C'est bien, comme ça ils sauront devenir sages beaucoup plus vite que nous. Ils payent d'avance, ils n'ont pas d'illusions.

SD : Il faut que je te pose la question... qu'est-ce que tu penses du féminisme ? Comment te sens-tu là-dedans ?

DD : Moi, je vis avec des femmes qui travaillent et qui avancent. Je ne sens rien.

De toute façon, je n'ai plus rien à prouver aux hommes : je n'ai à leur dire que d'être aussi forts que moi ! (rires) Je le vois dans ce sens-là. Et puis, les femmes devraient apprendre à contrôler leurs émotions, mais nous mettons les enfants au monde et il faut que les femmes soient remplies de ça aussi. C'est terriblement compliqué.

La lucidité : ma plus grande folie

HP : Toi, tu as canalisé tes émotions à un endroit très précis : la scène...

DD : J'ai regardé ce que j'avais de mieux à faire, et ce qui était le plus honnête face à moi-même. Et j'ai fait ça. Je suis au-dessus de la montagne et je me pitche en bas. C'est ça monter sur scène, aller voir le monde, en prendre soin, ne pas être blasée et toujours tripper sur le regard des gens. Ça représente encore un bon bout de vie, un dix ans certainement à faire des voyages, à me mettre en *shape*, à manger du son le matin, à regarder. Je pensais qu'en vieillissant, je regarderais mes rides. Mais ça ne me dérange pas. Au contraire, je trouve ça intéressant. Et il faut surtout ne pas avoir d'amertume.

SD : C'est difficile ?

DD : Je vis des périodes où je peux être très amère, mais dès que je reviens au public, je suis bien. Le public est ma plus belle réalité. Imagine que tu arrives à Concarneau, en Bretagne. Tu te dis : my God, où on est ? Me voilà avec la haute coiffure bretonne sur la tête, comme une couronne, et je chante *Turbulences*. Et quand on allume les lumières, ils sont roses : les enfants en avant, les hommes qui ont l'air de marins et qui ont des boucles roses... Wow ! Alors, même si ma vie n'est pas exactement comme je la voudrais...

HP : Comment serait-elle si elle était exactement comme tu la voudrais ?

DD : Elle serait parfaite ! (rires) Je suis très ignorante aussi. J'aimerais être beaucoup plus renseignée. Je n'ai pas eu le temps. J'ai toujours préservé mon côté artistique comme un enfant, donc il y a des tas de choses que je n'ai pas. Je voudrais être beaucoup mieux.

HP : *Élisabeth Badinter* a écrit un livre sur l'ambition féminine, et elle disait que ce sentiment de haute perfection dans la vie était de l'ambition en fait, ce sentiment d'éternelle insatisfaction par rapport à ce qu'on fait, à ce qu'on est...

DD : C'est bien, l'ambition, c'est très bien. Et quand je parle de noblesse, je parle de ça, même si je fais de la «gomme baloune».

HP : La «gomme baloune» n'a pas tellement de rapport avec la noblesse...

DD : Si elle est bien mâchée, oui ! (rires)

«Ce que je trouve le plus dangereux dans ce métier, ce sont les intermédiaires entre le public et l'artiste. Il faut beaucoup de confiance pour livrer sa vie, son travail, son fonctionnement à un journaliste qui l'interprète à sa façon et qui ne nous connaît que quelques heures. J'aimerais le plus souvent possible parler directement au public. C'est un grand pas que de le faire dans cet article. J'ai besoin de dire que je ne sépare jamais la femme de l'artiste et que mon imagination ne se nourrit pas de «flash» mais développe ses idées.»

DIANE DUFRESNE
NOUS 1977

Ça n'a pas été l'amour fou au départ entre Diane et moi. J'ai mis beaucoup de temps à la comprendre et à l'apprécier. Maintenant je sais que je suis privilégiée d'être son amie.

Non seulement c'est une grande artiste mais en plus, une femme étonnante, allumée, généreuse, drôle, exigeante, autant pour elle que pour les autres, à la fois très sage et complètement folle. C'est une sorcière de charme qui a le génie de raconter une histoire avec des chansons. Elle a l'oeil du faucon, l'oreille du lynx et une mémoire d'éléphant. Rien ne lui échappe, rien n'est trop beau et rien n'est trop difficile. Son métier c'est toute sa vie. Elle est entrée en chanson comme on entre en religion. C'est une vraie rockeuse que la peur fait avancer. Je l'aime parce qu'elle me provoque et m'inspire.

MOUFFE
AOÛT 1985

C'est vrai. La noblesse est dans tout, il y en a dans les petites choses.

Quand je me regarde dans mon miroir avant d'aller voir le monde, il faut que je puisse me regarder en face, en plein dans les yeux. Il faut que je me regarde parce que je m'en vais les regarder. Et parfois il y a du vice, et j'ai peur qu'un monstre apparaisse et vienne me dire : tu vas jusque-là ?...

Il paraît que ma plus grande folie, c'est la lucidité. ✕

HÉLÈNE PEDNEAULT est recherchiste à l'émission «Droit de parole» à Radio-Québec, en plus d'être membre du Comité de rédaction de LVR. **SYLVIE DUPONT** est une des fondatrices de LVR et travaille présentement comme correctrice à TV hebdo.

1/ François Cousineau, compositeur.

2/ *Les Girls*, revue de Clémence Desrochers créée en 1968 avec Clémence, Paule Bayard, Louise Latraverse, Chantal Renaud et Diane Dufresne. Un très gros hit.